

2.3 Une fois enraciné dans quelque préconstruit, le discours va le plus souvent s'y déplacer. Cela signifie que les classes-objets vont s'enrichir. L'opération γ sert à y introduire soit des parties ou ingrédients, soit des agglomérats. C'est ainsi que l'on a ici successivement:

$\gamma(p) = \{ \text{la presse, la basse presse en rut} \}$

$\gamma(p) = \{ \text{la presse, la basse presse en rut, son papier, noirci} \}$

$\gamma(p) = \{ \text{la presse, ..., les aboyeurs du soir} \}$

Il faut de nouveau souligner que, s'il est possible de compléter p de cette façon, ce n'est pas pour des raisons de français (après tout le mot "presse" ne figure ni dans "papier noirci", ni dans "aboyeurs du soir") mais pour des raisons de culture. Tout se passe comme si Zola avait fait l'hypothèse que les lecteurs du Figaro savaient que les journaux s'impriment en noir sur du papier et que les journaux du soir (j'en demande pardon au Monde d'aujourd'hui) sont des journaux à sensation. Mais le terme d'aboyeurs marque encore un autre phénomène. C'est celui de l'agglomération de deux préconstruits. Si l'on imagine que le faisceau d'un objet est structuré en arbre -genre arbre de Porphyre- on peut supposer qu'il existe un arbre où figure "la presse" et un autre arbre où figure "le chien" (à condition de savoir que les chiens aboient et ne roucoulent pas). Introduire dès lors "les aboyeurs du soir" dans p , c'est en somme profiter de toute une partie de la connotation de "chien".

On voit encore deux phénomènes essentiels de la logique naturelle. Le premier est que, au fur et à mesure que le discours la produit, une classe-objet se structure: en extension, "la basse presse" est un sous-ensemble de "la presse". Le second est que, avant la fin du texte, rien ne permet d'affirmer que la classe-objet est fermée. De fait, Zola introduira plus loin dans p "les journaux populaires" et "la grande presse".

Comme il ne s'agit ici que d'illustrer les opérations et non d'analyser un discours, je laisse de côté la

genèse de l pour passer à la troisième opération.

2.4 L'opération θ porte aussi sur des classes-objets mais pour en spécifier quelque élément. C'est ainsi qu'on aura:

$$\theta(p) = \left\{ \begin{array}{l} \text{la presse, ..., les aboyeurs du soir,} \\ \text{les feuilles de tolérance} \end{array} \right\}.$$

J'appelle spécification un type particulier de détermination (cf. §3). Il serait en effet possible de traiter "feuille de tolérance" comme un prédicat:

Les aboyeurs du soir sont des feuilles de tolérance et ce sont surtout eux qui raccrochent les passants.

Il s'agit-là d'un phénomène doublement intéressant. D'abord il marque un lien très profond entre objets et prédicats, dont j'ai dit plus haut le parti que nous espérons en tirer. Ensuite, et dans une perspective argumentative, il importe en ceci qu'une spécification ne se réfute pas comme une détermination. La détermination est proposée à l'interlocuteur et il lui est facile de dire:

Non, les aboyeurs du soir ne sont pas des feuilles de tolérance.

Mais une spécification se présente comme le résultat d'un choix de l'auteur: c'est de cela et non d'autre chose qu'il veut traiter. De sorte que le refus d'une spécification équivaut pratiquement à un refus d'entrée en matière, à un rejet du droit à la parole.

Si γ et θ se distinguent ainsi clairement au plan théorique, la reconnaissance pose souvent des questions délicates. Le français procède soit par apposition, soit en utilisant certains types de relatives, celles dites déterminatives et celles que Grévisse considère comme "sans aucun sens nettement caractérisé".⁷⁾ Le problème des relatives reste cependant fort complexe, encore que des travaux comme ceux de C. Fuchs⁸⁾ donnent l'espoir de le dominer.

Enfin, je voudrais signaler un dernier point et c'est que l'analyse peut être poussée plus ou moins avant selon sa finalité. Un exemple en est fourni par "la basse

presse en rut". J'ai enregistré la chose en une seule étape:

$$\gamma(p) = \{ \text{la presse, la basse presse en rut} \}$$

Mais en principe, il est aussi possible de distinguer deux étapes:

$$\gamma(p) = \{ \text{la presse, la basse presse} \}$$

$$\theta(p) = \{ \text{la presse, la basse presse, la basse presse en rut} \}$$

Si je ne l'ai pas fait, c'est au nom d'une règle très générale de méthode et qui consiste à se tenir le plus près possible du texte. Dans le passage cité, Zola ne parle pas séparément de "la basse presse": je ne l'introduis donc pas isolément dans p . Il n'est toutefois pas exclu de remettre un jour cette règle en cause.

3. L'opération de détermination

3.1 Comme je l'ai indiqué plus haut, l'idée de détermination que certains appellent aussi "that-clause"⁹⁾ est empruntée à Frege¹⁰⁾. Je vais chercher à en rendre compte par une opération complexe que je noterai δ et je partirai de la phrase suivante:

(1) *De nombreuses observations cliniques ont montré que le tabac était dangereux.*

Si l'on appelle \underline{t} la classe-objet {le tabac}, on aura $\delta(\underline{t}) =$ que le tabac être dangereux: \underline{t} est déterminé par le prédicat "être dangereux". Ici se pose une première question. Rien, en effet, n'empêcherait d'écrire:

(2) *De nombreuses observations cliniques ont montré que le tabac n'était pas dangereux.*

On aurait alors $\delta(\underline{t}) =$ que le tabac n'être pas dangereux. Il apparaît ainsi qu'un certain type de négation peut apparaître avant le niveau de l'énonciation. Pour rendre compte de ce fait, il est commode de ne pas partir d'un prédicat \underline{P} , mais du couple $(\underline{P}, \text{non-}\underline{P})$ que j'appellerai avec A. Culioli une notion. Il s'ensuit que, entre autres choses, l'opération δ a pour effet de choisir entre les deux termes du couple. Culioli remarque d'ailleurs que le choix est facultatif, en ce sens que l'on peut très bien avoir

$\delta(\underline{t})$ = que le tabac être dangereux/ne pas être dangereux,

détermination qui engendrera une question.

Il est d'autre part bien évident que le discours peut déterminer \underline{t} à l'aide de multiples autres notions. J'ai déjà noté que, dans une situation donnée, le locuteur était limité par le faisceau de l'objet. Il n'en reste pas moins que δ doit procéder à un choix, ce qui fait que δ a déjà au moins deux effets simultanés:

- sélectionner une notion
- poser l'un des termes du couple, éventuellement les deux.

Mais ce n'est pas tout. On pourrait avoir la phrase suivante.

(3) *De nombreuses observations cliniques ont montré que le tabac était très probablement dangereux.*

La détermination est alors : $\delta(\underline{t})$ = que le tabac être-très-probablement dangereux. On a affaire à une modalité, laquelle est du type de re puisque présente avant le niveau de l'énonciation.

Il n'y a aucune raison de supposer que ce troisième exemple constitue un cas particulier. J'introduirai donc à côté des modalités au sens usuel (modalités logiques, déontiques, épistémiques, appréciatives, etc.) la modalité zéro et je considérerai que δ a une troisième fonction: celle du choix d'une modalité.

Remarque En fait, et dans l'état actuel de la recherche, je regroupe sous le terme de modalités des phénomènes très divers qui contiennent certainement aussi des aspects. Je pourrais donc dire que je considère comme modalité tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, modifie la prédication simple.

Je dirai dès lors que δ est une polyopération telle que, si $\underline{x}_1, \underline{x}_2, \underline{x}_3$, etc. sont des classes-objets, (\underline{P} , non- \underline{P}), (\underline{Q} , non \underline{Q}), (\underline{R} , non \underline{R}) etc. des notions et μ une modalité, on a:

$$\delta(\underline{x}_1) = \mu \pm \underline{P}(\underline{x}_1)$$

$$\delta(\underline{x}_1, \underline{x}_2) = \mu \pm \underline{Q}(\underline{x}_1, \underline{x}_2)$$

$$\delta(\underline{x}_1, \underline{x}_2, \underline{x}_3) = \mu \pm \underline{R}(\underline{x}_1, \underline{x}_2, \underline{x}_3) \quad , \text{ etc.}$$

où le signe + signifie soit que l'un des termes du couple est présent, soit qu'ils le sont tous deux.

3.2 Avant de passer aux autres opérations, je voudrais dire quelques mots de l'enregistrement des prédicats. Nous avons vu que les classes-objets étaient engendrées par le discours et qu'il était possible de les décrire au fur et à mesure de son déroulement. Il n'en va malheureusement pas de même avec les prédicats ce qui tient au fait que si, dans un texte donné les objets sont fortement récurrents, ce n'est pas du tout le cas des prédicats. Il est donc nécessaire de disposer a priori d'une certaine typologie des prédicats.

J'ai déjà signalé la difficulté de l'entreprise qui se heurte toujours à l'un ou l'autre des trois défauts suivants. Ou bien l'on tend à introduire autant de catégories que de prédicats, ce qui n'a plus aucun sens; ou bien l'on utilise des catégories tellement générales que la comparaison de deux textes n'apporte guère d'information; ou enfin on dresse une typologie ad hoc pour un certain genre de textes. Il semble bien, dans l'état actuel des choses qu'il faille se contenter d'un compromis et que, en particulier, il soit illusoire de chercher une classification valable pour tout discours. L'expérience montre en tous cas que les systèmes les plus satisfaisants sont ceux qui se sont explicitement limités à une espèce assez précise de situations. Un bon exemple en est fourni par l'étude de B. Edwards¹¹⁾ qui porte exclusivement sur les discours d'enfants au stade sensori-moteur.

Accepter un certain aspect ad hoc de toute typologie concrète ne signifie pas pour autant qu'il soit impossible de leur donner certaines formes générales communes. Or, celles que nous connaissons et celles que nous avons utilisées répartissent les prédicats en trois grandes catégories que l'on peut appeler respectivement celles de l'être, du faire, et du dire.

Les prédicats du type de l'être sont marqués

par des verbes que J. Lyons appelle statifs.¹²⁾ Ils indiquent des propriétés, des états, des attitudes, des comportements. Il est utile d'en distinguer de trois sortes.

(1) Ceux, notés E, qui correspondent à ce que J. Cohen¹³⁾ considère comme une copule forte (l'objet tout entier est prédiqué). (2) Ceux, notés E', qui correspondent à une copule faible (un aspect ou une partie de l'objet seulement est prédiqué). (3) Enfin ceux, notés C, qui marquent un état de chose, une attitude, un comportement et résultent, le plus souvent, d'une activité ou d'une transformation de l'objet que le discours a rapporté préalablement. Cette dernière remarque n'est encore qu'une hypothèse qu'il conviendra de contrôler sur un grand nombre de textes. Cela fait partie de l'étude des attaques de discours. De même, il semble que, en français, E soit souvent lié au verbe "être" et E' au verbe "avoir", mais cela exige d'autres recherches.

Les prédicats du type du faire sont marqués par des verbes ou des adjectifs que J. Lyons toujours appelle non statifs. Les travaux de J. Rouault et de son équipe¹⁴⁾ permettraient déjà de les partager en plusieurs espèces. Je me suis toutefois contenté jusqu'ici de les noter tous A et, selon le genre de textes analysés, de les subdiviser de façon d'ailleurs peu satisfaisante.

Enfin les prédicats du type du dire méritent une mention spéciale. Ils jouent en effet un rôle spécifique en ce sens qu'ils marquent la polyopération σ , dont je vais parler tout à l'heure, et qui transforme une détermination en un énoncé. Je me contenterai ici de faire trois remarques. La première est que ces prédicats sont souvent réalisés par ce que F. Bugniet⁴⁾ appelle des verbes introducteurs d'information, dont les verbes modaux constituent un sous-ensemble. La deuxième est que, selon le contexte, un même syntagme peut indiquer ou non un prédicat du type du dire, ainsi dans le mini-texte suivant:

- *Je suis fatigué, fit-il. J'ai fait du tennis pendant deux heures,*

le premier "faire" est du type du dire et le second du type A.

Enfin la troisième remarque est que ces sortes de verbes ne sont pas seuls à marquer l'opération σ .

4. La polyopération σ de prise en charge

4.1 Le plus simple est de partir d'un exemple dont je numérote les phrases pour faciliter les références.

"Les contes de Chirac"

¹ Selon M. Chirac, le parti communiste français, malgré les distances prises vis-à-vis de Moscou et la renonciation à la dictature du prolétariat, n'a pas changé d'un couteau entre les dents. ²"Habillage et travesti", tels sont les termes employés par le premier ministre.

³Les Français auront peut-être du mal à se représenter M. Marchais en travesti avec des faux cils et une perruque blonde.

⁴Mais dans l'imagination de M. Chirac, le secrétaire du P.C.F. surgit sans doute plutôt comme un loup déguisé en grand-mère, afin de dévorer le petit chaperon rouge.

⁵M. Chirac en petit chaperon rouge, c'est un drôle d'habillage.

⁶Et rouge de surcroît, c'est carrément du travesti. ⁷Mais c'est gentil comme tout." Bernard Chapuis, Au jour le jour, Le Monde, 3 avril 1976, p. 1.

Comme mon propos n'est pas de me livrer à une analyse de discours, mais simplement d'illustrer certains concepts théoriques, je ne reviendrai pas sur les classes-objets. Je voudrais néanmoins noter, d'une part, que cet exemple montre que les "objets" de la logique naturelle peuvent être de nature très diverse. "M. Marchais", "le secrétaire du P.C.F." constituent une classe-objet tout à fait analogue à "la presse". En revanche "habillage et travesti" qui sont des paroles rapportées, conduisent à une classe-objet d'une tout autre nature. D'autre part, et plus encore que le texte de Zola, le billet de Bernard Chapuis fait voir à l'évidence le rôle prépondérant du préconstruit culturel. Des formules comme "changer d'un couteau entre les dents", "un loup déguisé en grand-mère", "en rouge", ne pourraient être que bien difficilement rendues transparentes more geometrico -je dirais même, si c'était français, qu'elles ne le pourraient que bien impossiblement.

Si l'on examine maintenant ce discours d'un point de vue naïf, on peut remarquer plusieurs phénomènes.

- Phr1) Ce n'est pas l'auteur, que je noterai A dans ce qui suit, qui assume la détermination que le P.C.F. n'a pas changé. C'est M. Chirac qui l'assume.
- Phr2) C'est A qui rapporte sans plus les termes de "habillage et travesti" comme étant ceux dont a usé M. Chirac. (Pour les non-historiens, M. Chirac était premier ministre en avril 1976: préconstruit culturel!)
- Phr3) C'est encore A qui prend à son compte la peine qu'auront les Français, mais avec une précaution: peut-être.
- Phr4) Ici c'est encore A qui assume, avec d'ailleurs une formule qui peut être singulièrement ambiguë: sans doute. Il est difficile, dans une telle situation de production, de décider entre "certainement", "probablement" et même, par un phénomène d'ironie "absolument pas". Ce qui me paraît important de souligner, c'est que cette indécision, certainement inacceptable en logique mathématique est, probablement caractéristique de la logique naturelle et qu'il ne faut absolument pas la dissimuler.
- Phr5) La construction française marque un phénomène d'emphasis dont je n'essaie pas de traiter ici.
- Phr6) Le "carrément" est de nouveau signe d'une intervention de A.
- Phr7) Elle représente un jugement (ironique, mais pourquoi?) de A.

Ceci décrit, je poserai que si $\delta(\underline{x})$, $\delta(\underline{x}, \underline{y})$, etc. sont des déterminations des classes-objets \underline{x} , \underline{x} et \underline{y} , etc., $\sigma\delta(\underline{x})$, $\sigma\delta(\underline{x}, \underline{y})$, etc. sont des énoncés de ces déterminations. La polyopération σ a trois effets:

- Elle désigne une source d'information: ainsi M. Chirac dans 1.

- Elle indique à la suite de quelle activité la source désignée a été conduite à prendre en charge la détermination.

Remarque Le texte choisi n'en fournit pas d'exemple clair. Mais les variantes suivantes peuvent illustrer ce point.

- M. Chirac a dit que ...
- M. Chirac estime que ...
- M. Chirac a constaté que ...

Les expressions soulignées indiquent des activités différentes: DIRE, OPINION, EXPERIENCE.

- Elle marque une certaine attitude, une certaine distance entre la source et la détermination. Il s'agit encore d'une modalité, mais cette fois-ci d'une modalité de dicto, mais entendue aussi en un sens large.

Il s'ensuit que si \underline{x} est une classe-objet et si $\delta(\underline{x})$ désigne le résultat d'une détermination de \underline{x} , on aura:

$$\sigma(\delta(\underline{x})) = \text{SOURCE ACTIVITE MODALITE } \delta(\underline{x})$$

et c'est le membre de droite qui constitue l'énonciation de $\delta(\underline{x})$, ce que je noterai $\vdash \delta(\underline{x})$ à la manière de Frege. Comme la simple assertion de la logique classique ne constitue qu'un cas particulier, il faut examiner les choses de plus près.

4.2 Posons $\underline{p} = \{\text{le parti communiste français}\}$, $\underline{c} = \{\text{M. Chirac}\}$, \underline{C} la notion (CHANGER; NON CHANGER) et considérons tout d'abord la phrase

(1) *Le parti communiste français n'a pas changé*

On a d'abord $\delta(\underline{p}) = \underline{C}(\underline{p})$ que σ transforme en une assertion simple. Cela signifie que c'est le locuteur \underline{A} qui prend en charge la détermination par son activité usuelle de locuteur et sans s'en distancer en rien. Par convention, je noterai:

$$(1) \quad \phi \quad \phi \quad \phi \quad \underline{C}(\underline{p}) \quad \vdash \quad \underline{C}(\underline{p})$$

Si l'on rencontre maintenant

(2) *Selon M. Chirac, le parti communiste français n'a pas changé*

on aura :

$$(2) \quad \underline{c} \quad \phi \quad \phi \quad \underline{C}(\underline{p}) \quad \vdash \quad \underline{C}(\underline{p})$$

le garant de la détermination passe simplement de \underline{A} à la source \underline{S} qui est aussi la classe-objet \underline{c} .

Toutefois une situation très semblable à (2), mais plus complexe, est fournie par

(3) *M. Chirac estime que le P.C.F. n'a pas changé*

Elle est plus complexe en ce sens que, en même temps que \underline{c} assume la détermination, le discours détermine aussi \underline{c} en le prédisquant d'une opinion par un prédicat du type du dire que

je désignerai par D. Je noterai alors :

(3) c OPINION ϕ -C(p) $\left\{ \begin{array}{l} \text{---} \text{D}(\underline{c}) \\ \text{---} \text{-C}(\underline{p}) \end{array} \right.$

Remarque. Dans la mesure où (3) fournit deux déterminations à la fois, celle de c et celle de p, elle est ambiguë. Mais il est intéressant de souligner que le contexte dans lequel elle figure peut conduire l'auditeur à accorder un poids différent à chaque détermination. Ainsi, dans le papier de Bernard Chapuis qui prend le P.C.F. comme thème, la détermination de p importe plus que celle de c. Mais il pourrait en être autrement dans un article qui, prenant M. Chirac comme thème, se proposerait d'en brosser un portrait.

Sans chercher à illustrer toute la combinatoire possible, je donnerai encore un exemple où figure une modalité.

(4) *Il est probable que le P.C.F. n'a pas changé.*

Comme on a affaire à un "il" vide, c'est bien encore le locuteur qui prend en charge, de sorte qu'on a

(4) $\phi \quad \phi \quad \text{PROBABILITE} \quad \text{-C}(\underline{p}) \quad \text{---} \text{-C}(\underline{p})$

Il s'agit ici d'une modalité de dicto qui contrasterait avec la forme

(5) $\phi \quad \phi \quad \phi \quad \text{Prob.} \text{-C}(\underline{p}) \quad \text{---} \mu \text{-C}(\underline{p})$

que l'on peut éventuellement rendre en français par

(5) *Le P.C.F. n'a probablement pas changé.*

Reste enfin à tenir compte du fait que c'est toujours, en dernière analyse, le locuteur A qui produit le discours. Il faut, pour cela, commencer par bien souligner que A n'est pas JE. Le pronom "je" conduit à une classe-objet comme une autre, de sorte que

(6) *J'estime que le P.C.F. n'a pas changé*

s'enregistrerait tout à fait comme (3), on aurait simplement j à la place de c. Mais, comme A est toujours présent, la transformation de $\delta(\underline{x})$ en un énoncé correspond en fait, dans un exemple comme (3), à une double application de σ que l'on peut noter $\sigma_A(\sigma_S(\delta(\underline{x})))$. Il se trouve toutefois que le seul effet de σ_A possible est l'introduction d'une distance, d'une modalité. Ainsi par exemple:

(7) M. Chirac aurait dit que le P.C.F. n'a pas changé
que j'enregistrerais

(7) DOUTE || \underline{c} DIRE ϕ $-\underline{C}(\underline{p})$

Cela signifie que (3) devrait se noter:

(3) ϕ || \underline{c} OPINION ϕ $-\underline{C}(\underline{p})$.

Dans le cas le plus général on aura donc une suite d'opérations ∇ de la forme $\nabla_{S_1} \nabla_{S_2} \dots \nabla_{S_n} \delta(x)$ encore que, en pratique, n dépasse rarement 2.

Les diverses valeurs que prend la polyopération ∇ permettent d'attribuer un statut à chaque détermination. Le statut le plus simple est celui de FAIT qui correspond à

$$\nabla \delta(\underline{x}) = \phi \ \phi \ \phi \ \delta(\underline{x})$$

Mais une typologie est possible et elle paraît intéressante pour l'étude des arguments.

5. Les opérations de composition

5.1 Il s'agit des opérations qui articulent entre elles les parties du texte. Souvent marquées en français par des conjonctions comme et, ou, si, etc., ce sont les plus proches des opérations de la logique mathématique. Elles le sont même tellement que bien des auteurs les traduisent à l'aide des opérations booléennes. Une telle façon de faire constitue certainement un excellent exercice de logique, mais elle ne saurait refléter les opérations logico-discursives et ceci pour au moins deux raisons. L'une est qu'elles ne portent pas nécessairement sur des propositions (des énoncés), l'autre est qu'elles ne sont que très exceptionnellement atemporelles. Voyons la chose de plus près. Pour cela je vais désigner toutes ces opérations -d'ailleurs binaires- par γ sans chercher ici à les classer en familles, comme le fait par exemple R.E. Longacre¹⁵⁾.

On voit alors tout de suite qu'il est possible de procéder à deux niveaux, selon que l'on compare deux déterminations ou selon que l'on compose deux énoncés. Symboliquement, on aura donc soit $\gamma(\delta(\underline{x}), \delta'(\underline{x}'))$, détermination complexe

qui sera ensuite prise en charge par un sujet, c'est-à-dire qu'on aura $\forall \Upsilon(\delta(\underline{x}), \delta(\underline{x}'))$, soit $\Upsilon(\forall \delta(\underline{x}), \sigma' \delta'(\underline{x}'))$, qui est un énoncé complexe. Dans le premier cas, on a affaire à un raisonnement que le locuteur emprunte à du préconstruit culturel. Il est en quelque sorte de re. Dans le second cas, il s'agit d'un raisonnement à proprement parler discursif et il est de dicto. On retrouve ici, sous une forme un peu différente une bipolarité que F. François¹⁶⁾ caractérise comme celle qui oppose "science" et "poésie", la première renvoyant à un corps définitionnel (donc déjà construit) et la seconde qui marque un jeu d'adaptations des termes les uns aux autres.

Mais ce n'est pas tout. Il se peut encore que le discours emprunte à des énoncés préalablement posés. On pourra donc avoir des compositions mixtes du genre:

ligne \underline{n} : $\forall \delta(\underline{x})$
ligne $\underline{n+k}$: $\sigma' \Upsilon(\forall \delta(\underline{x}), \delta'(\underline{x}'))$

Enfin, et bien que nous n'ayons pas encore des idées très claires à ce sujet, il existe des opérations Υ qui composent entre elles des unités de taille supérieure, disons des paragraphes. Souvent marquées par or, ou mais, ce sont celles que la transcription logico-mathématique d'un raisonnement ne marque pas. Ce sont, en quelque sorte des méta-opérations.

Maintenant, que les opérations Υ ne soient pas atemporelles, sauf justement dans les cas de démonstrations à proprement parler, cela découle de deux circonstances. L'une est que les schématisations traitent le plus souvent du monde physique dans lequel les événements se succèdent les uns aux autres. L'autre est qu'une schématisation est une activité et que certaines choses sont produites avant d'autres. Il est bien entendu possible d'en penser quelques-unes simultanément, mais le discours doit alors le marquer explicitement.

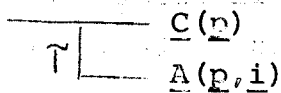
5.2 Je voudrais illustrer quelques-uns de ces aspects sur un exemple que Gilberte Le Bonniec a analysé pour la recherche qu'elle fait sur la contradiction. Il s'agit d'un

fragment de discours prononcé par Georges Pompidou (Le Monde, 12 juin 1969). J'en numérote les fragments sans insister ici sur les problèmes de découpage.

"¹M. Poher nous avait dit que ²s'il était candidat, ³il abandonnerait l'intérim. ⁴Il ne l'a pas fait, ⁵c'est une première contradiction, ⁶mais enfin passons ... ⁷Il nous dit maintenant que ⁸s'il ne l'a pas fait, ⁹c'est parce qu'il ne voulait pas laisser l'intérim à ce gouvernement que, ¹⁰a-t-il dit, ¹¹il connaît trop. ¹²Or, j'ai lu dans la presse, il y a trois jours, que ¹³M. Poher, président le dernier conseil des ministres, avait adressé ses félicitations et ses remerciements à ce même gouvernement. ¹⁴Je voudrais bien savoir quel est le M. Poher qui dit la vérité."

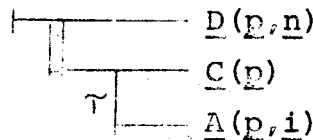
Posons d'abord $p = \{ \text{M. Poher} \}$, $i = \{ \text{l'intérim} \}$, $n = \{ \text{nous} \}$. Alors le fragment 2 contient une détermination de p soit "que p être candidat" ce que j'abrègerai $\underline{C}(p)$. Le fragment 3 de même détermine p relativement à i , soit "que p abandonner l'intérim", ce que je noterai $\underline{A}(p, i)$. Dès lors la suite 2+3 constitue une détermination complexe, soit "que si $\underline{C}(p)$, alors $\underline{A}(p, i)$ " de la forme générale.

$\Upsilon(\underline{C}(p), \underline{A}(p, i))$ ce que l'on pourrait symboliser à la manière de Frege par



Reste le fragment 1 qui contient un prédicat du type du dire; $D(p, n)$ et qui a les deux rôles mentionnés plus haut: (1) déterminer "M. Poher" relativement à "nous" et (2) prendre en charge la détermination complexe 2+3. On est alors finalement en présence de la forme générale

je $\Upsilon \Upsilon(\underline{C}(p), \underline{A}(p, i))$
ce que je symboliserai par



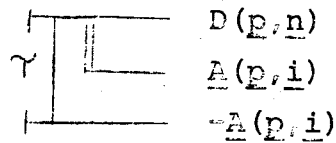
Le fragment 4 contient la détermination $\neg \underline{A}(p, i)$ et c'est l'auteur qui l'assume tacitement de sorte que l'on a :



Supposons alors que l'on trouve le texte suivant au lieu de celui de Georges Pompidou.

"M. Poher nous avait dit qu'il abandonnerait l'intérim et il ne l'a pas fait."

On aurait là un exemple de la forme générale $\Upsilon(\sigma A(p, i), \sigma' -A(p, i))$, ce que je symboliserai par :



où Υ est bien un opérateur entre deux énoncés, l'un présenté comme un DIRE et l'autre comme un FAIT.

Considérons enfin les fragments 7+8+9 et soit $g = \{ \text{ce gouvernement} \}$. Le fragment 7 contient la détermination $D(p, n)$, le fragment 8 la détermination $-A(p, i)$ et le fragment 9 une détermination que je me contenterai de rendre par une relation R entre p et g : $R(p, g)$.

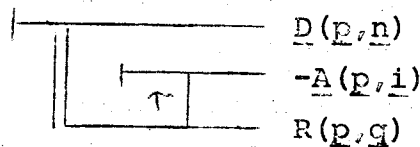
Ce qui est intéressant ici c'est que l'assertion $\vdash -A(p, i)$ a déjà été posée (fragment 4) et prise en charge par l'auteur. Il s'ensuit que l'on pourrait paraphraser :

S'il ne l'a pas fait, c'est, nous dit-il maintenant parce qu'il ne voulait pas laisser l'intérim à ce gouvernement.

et l'on aurait une forme $\Upsilon(\sigma' -A(p, i), \sigma R(p, g))$. Je ne pense pas toutefois qu'il soit recommandable de paraphraser puisque, aussi bien, ce n'est pas là ce qui est écrit. En fait, on a la forme mixte :

$$\Upsilon \Upsilon (\sigma' -A(p, i), R(p, g))$$

ce que je noterai symboliquement par :



Le fragment 12 enfin offre un exemple de ces sortes de métaopérations (or) dont j'ai dit qu'elles ne m'étaient pas encore claires.

6. Repérage et éclairage

S'il est bien évident que l'étude des diverses opérations signalées jusqu'ici doit encore être approfondie avant de pouvoir donner lieu à une axiomatisation, il est non moins manifeste que d'autres familles devront être dégagées. Je pense en particulier aux opérations de repérage et à celles d'éclairage.

Dans la mesure où les schématisations relèvent de discours pratiques, non seulement elles sont produites dans des situations déterminées, mais elles situent aussi dans l'espace-temps les acteurs et les événements qu'elles schématisent. C'est à quoi doivent servir les opérations de repérage λ. Or, il s'agit-là d'un problème très complexe dans lequel, comme le rappellent C. Fuchs et P. Le Goffic¹⁷⁾, il faut distinguer au moins -le "moi-ici-maintenant", le "rapport de l'énonciateur à son énoncé" et le "rapport de l'énonciateur à l'extra-linguistique". C'est d'autre part un domaine où l'on court continuellement le risque de glisser sans le vouloir de considérations logiques à des aspects linguistiques et de prendre donc des phénomènes de langue pour des phénomènes de pensée.

Enfin, et la chose est particulièrement évidente dans les discours qui visent explicitement à l'argumentation à proprement parler, classes-objets et prédicats sont rarement "neutres". Je veux dire par là que certains opérateurs les éclairent en leur conférant ce qu'il faut bien appeler des valeurs. J'ai donné ailleurs¹⁸⁾ quelques exemples de ces opérations d'éclairage et je me contenterai de noter ici que leur étude est rendue particulièrement délicate du fait qu'elles sont marquées, dans la langue, par des moyens extrêmement divers. Ils vont du choix du lexique, ainsi "les aboyeurs du soir" dans le texte de Zola, à des effets de contexte plus ou moins subtils comme "ce gouvernement que, a-t-il dit, il connaît trop" et "le M. Poher qui dit la vérité" dans le discours de Georges Pompidou. Il est ainsi probable qu'il nous faudra encore assez longtemps nous contenter de les enregistrer sans parvenir à en dégager les mécanismes exacts. Mais leur importance ne permet pas d'en faire l'économie.

Notes

- (1) J.-B. GRIZE, Logique mathématique, logique naturelle et modèles. Sciences humaines et formalisation. Sonderdruck aus dem Jahresbericht 1974 der Schweizerischen Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft, 201-220.
- (2) Un travail très prometteur est celui de C.H. FREDERIKSEN, Representing Logical and Semantic Structure of Knowledge Acquired from Discourse. Cognitive Psychology, 7, 1975, 371-458.
- (3) M.-J. BOREL, Schématisation discursive et énonciation. Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, Université de Neuchâtel, no 23, octobre 1975. En particulier pp.12-65.
- (4) F. BUGNIET, Vers une analyse du discours. 3 cahiers Centre de Recherches sémiologiques, Université de Neuchâtel, 1971 et 1972.
- (5) Voir par exemple, E.C. LUSCHEI, The logical systems of Leśniewski. Amsterdam, North-Holland, 1962.
- (6) E. ZOLA, J'accuse. La vérité en marche. Paris, Pauvert, 1965, pp. 58-9.
- (7) M. GREVISSE, Le bon usage. Gembloux, Duclos, 5e éd. 1969, § 1012.
- (8) C. FUCHS et al., A propos des relatives. A paraître.
- (9) E. STENIUS, Mood and Language game. Synthese, 1967, 17, 254-274.
- (10) G. FREGE, Essais logiques et philosophiques. Paris, Seuil, 1971.
- (11) B. EDWARDS, Sensory-motor intelligence and semantic relations in early child grammar. Cognition, 1973, 214, 395-434.
- (12) J. LYONS, Linguistique générale, Paris, Larousse, 1968.
- (13) J. COHEN, Théorie de la figure. Communications, 1970, 16, 3-25.
- (14) Voir en particulier la thèse de A. LECOMTE, Essai de formalisation des opérations linguistiques de prédication. Grenoble, Université scientifique et médicale, 1974.
- (15) A. LICITRA, Les relations interpropositionnelles. Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, Université de Neuchâtel, no 24, octobre 1975.
- (16) F. FRANCOIS, Coordination, négation et types d'oppositions significatives. J. de Psych. normale et pathologique, 1973, 1-2-, 31-55.
- (17) C.FUCHS, P. LE GOFFIC, Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines. Paris, Hachette, 1975, chapitre 12.
- (18) Logique, argumentation, discours. Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 21, Septembre 1974, pp. 115-131.